

O.j. VINCENT

**LE CRI DU HIBOU
AU MILIEU DU DESERT**
(Mémoires d'un confiné)



Nouvelle

O. J. Vincent

Le Cri du hibou
au milieu du désert
(Mémoires d'un confiné)

© O. J. Vincent, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1741-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Illustration O.j. Vincent, Sans titre (collection privée)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celui qui aurait voulu s'envoler,

Préambule

On écrit pour raconter, pas pour prouver. C'est ce que j'ai découvert en feuilletant les pages roses de mon dictionnaire.

La vie est jonchée de proverbes prêts à l'emploi et qui ne servent que ceux qui les inventent. La vie est une sangsue merveilleuse. Mais elle n'est pas que cela. Elle est aussi bien pire. Elle peut être une farce machiavélique et redoutable. Un jeu de rôles où tous les coups sont permis. Même les plus vaches. Et seuls les plus tordus et les plus résistants d'entre nous peuvent s'en sortir indemnes.

À cette pensée, je relevai la tête, plus difficilement qu'à l'accoutumée, et attrapai mes cigarettes, à l'autre bout de la bouteille et de l'ordinateur portable. Jamais le besoin d'écrire ne s'était fait aussi pressant que cette nuit. À portée de main, scotchée au bureau, une feuille blanche et ces quelques mots : « the story of a man who would like to be a nightbird and fly far away... ». En Anglais. Dans le texte. À moins que je ne l'écrive en espagnol. Peut-être plus musical et plus profond que la bouillie anglo-teutonne. Fallait voir. Quoiqu'il en soit, le héros aurait été une sorte de Peter Pan des temps modernes, un type en rupture avec son passé, en conflit avec à peu près tout le monde, fatigué des vicissitudes du genre humain, parcourant la galaxie à la recherche de bonheurs immédiats et de plaisirs faciles.

L'idée phare d'un roman ou d'une nouvelle... Les premiers mots. Âprement arrachés à mon imaginaire encrassé et épaulés-jetés sur le papier pour en garder une trace une fois réveillé. Peut-être avais-je été dans une vie antérieure un haltérophile renommé ? Vu ma constitution, j'en doutais.

Toujours est-il que pour l'instant, mes écrits se limitaient à cette petite phrase ridicule, anodine et totalement dénuée d'intérêt.

« the story of a man who would like to be a nightbird... », ça sonnait bien. Je tenais le bon bout. Cette histoire allait faire un malheur. Il me suffisait de me remettre à l'anglais ou d'apprendre l'espagnol, de me creuser un tant soit peu la cervelle, de m'y tenir et de le faire savoir par n'importe quel moyen.

Difficile cependant. Aujourd'hui tout a changé. Le slogan a remplacé le

proverbe.

On écrit pour raconter, pas pour prouver, je me répétais... Et moi, je n'ai peut-être rien à raconter...

D'un geste nerveux, j'arrachai du bout des doigts la feuille de la table. La relisais inlassablement, allongé sur le sofa, encore tout habillé. « ...the story of a man who would like to be a nightbird... ». Ces mots se percutaient dans ma tête avec une résonance toute particulière. Je les décortiquais, syllabe après syllabe, lettre après lettre, j'en épluchais le son et le sens comme l'aurait fait un enfant dyslexique.

À force, je me demande bien pourquoi il voudrait être un oiseau le type !...

Le bureau sentait la sueur. Ma bouche était pâteuse. Je ne me rappelais plus grand chose de la veille et j'avais un terrible mal de tête. L'odeur de tabac froid pressait mon estomac et formait un nœud acide me remontant jusqu'à la gorge.

Il fallait que j'ouvre les fenêtres !

Pas la force et pas le courage.

Non sans désinvolture, je reluquais la quantité innombrable de mégots amoncelés au fond du cendrier. Jusqu'à ras bord. Les soupirs sortaient de ma gorge à intervalles irréguliers. Acrobatiquement, j'appuyais sur la touche *play* du lecteur CD. Coltrane fit une incursion douce et feutrée dans mes oreilles. Souvenir furtif de la veille. L'oiseau allait-il reprendre son envol ?...

« Je crois que c'est le dernier verre qui m'a fait mal », je maugréais.

Trois jours que je n'avais pas mis le nez dehors.

Et trois semaines que je n'avais pas touché un pinceau. Dormaient du sommeil du juste dans leurs boccas, barbotaient dans leur jus à côté des pots de peinture dérangés. Les toiles prêtes à l'accrochage étaient regroupées au fond de l'atelier, amas dénué de toute consistance, inepte, désormais inutile. Les études et travaux en cours, posés à même le sol, carcasses vides, cadavres obsolescents, témoins muets d'un arrêt sur image imprévu, inertes, stoppés net en pleine ascension. Trois semaines que je pédalais dans le vide, sec de toute idée, de tout élan. Hors sol. En suspension.

Trois semaines qu'avait été mis en place un presque couvre-feu. Covid 19.

Maladie hautement transmissible. Chaque jour, contre un ennemi invisible, on nous promettait une guerre totale et sans concession, on nous prédisait des combats terribles... et chaque soir on décomptait celles et ceux tombés au champ d'honneur...

Confinement nécessaire avec autorisation écrite de sortie. Une heure par jour, pas plus. Sinon les flics du savoir-vivre ensemble t'alignaient. Pas confiance. Pas d'exception. Une machine bien huilée ! Prudence oblige. L'idée même de la mort nous était devenue depuis si longtemps étrangère... Tout le monde avait la trouille. De la maladie, de la police et des jours d'après.

Dehors, l'épidémie faisait rage. Décimait à tours de bras. Le monde était brusquement devenu dangereux. Alors on était tous là, dedans, pauvres ruminants tournant en rond, travaillant du ciboulot et déambulant d'une pièce à l'autre à dérouiller nos vieilles carcasses.

Restez chez vous, qu'ils disaient ! Travaillez, lisez, rangez, bricolez, cuisinez, téléphonez, jardinez !... mais ne réfléchissez pas trop. Nous nous occupons de tout ! Tout ça finira bien par passer... Tout passe... L'Histoire le montre, le prouve... enfin, presque... Circulez y a rien à voir !

Certes. Nous en sortirions. Mais quand ? Et dans quel état ? Et à quel prix !

Nous nous en relèverons ! Nous nous sommes bien relevés pêle-mêle du génocide arménien, de la Grande Guerre, de la grippe espagnole, du krach de 1929, des tondues de 45, de l'holocauste, des épidémies, du sida, des tsunamis... Raisonnement fataliste, simpliste, résolument optimiste. Un brin léger. Superficiel, pour tout dire. Nouvel ordre mondial serial killer de Mémoire rangeant les traumas au rang de l'insipide voire de l'inexistant. Dénier des peurs. Oublieux des angoisses...

Po-si-tif. Le mot d'ordre de notre siècle. Être positif ! Gommer la moindre imperfection de nos visages, de nos culs, de nos esprits, oublier les traces sombres du passé, les passades difficiles, les violences indicibles... À bannir, les engueulades et les différences... l'homme nouveau est en marche ! Et devenir des gens satisfaits d'eux-mêmes. Boursoufflés de mépris et repus d'arrogance à l'égard de tous ceux qui ont des doutes, des hésitations, des incertitudes, qui s'interrogent, incapables de voir le bon côté des choses ou simplement le verre à moitié plein. Ceux-là sont qualifiés de négatifs. De losers. Ne comprennent jamais rien. Passent toujours à côté de tout.

Rien. Toujours. Jamais. Tout. Mots couperets. Mots guillotines... Un monde en noir et blanc...

Au fond, que nous dit-on ? Que l'Histoire se répète, étrangement, que la peur n'éloigne pas le danger, que nous n'y pouvons rien et qu'il faut bien faire avec. La vie continue. *The show must go on*. Elle doit.

L'Histoire serait-elle réduite à une simple étude comparative de statistiques diverses et avariées ?

Chassez le naturel, il revient au galop ! La nature reprend ses droits, enfourche son cheval de croyances et joue des coudes. Elle vous les met dans les côtes, dans la gueule, enfin, partout où ça peut faire mal, et vous gratifie au passage d'un large sourire d'autosatisfaction. « Pousse-toi de là que je m'y mette ! Dégage ou t'en prends une !... T'es qui, toi ? T'es quoi ? Bankable ? Ah oui, je vois... ».

Excuse me, Sir... Sorry, jolie Madame... Désolé de n'être pas grand chose... Tout dépend des jours... Je ne suis qu'un modeste entrepreneur... en énergies aléatoires et chakras dérégulés... un rêveur essoufflé... un représentant en utopies frivoles... négociant en réflexions intangibles... Façonneur de lumières volatiles... Passeur d'imaginaire par beau temps ou par temps de pluie... Un industriel de l'antimatière... Excusez du peu ! Serviteur !

Trois semaines. Ça peut être long et compliqué !... Trois semaines, et pas grand chose à faire. Écouter pousser ses cheveux, prêter l'oreille aux bruits du silence, voir le jour se lever et s'éteindre, penser à la vacuité des choses et à l'orgueil du genre humain, repenser le monde et panser les blessures du passé, rêver de lendemains meilleurs, inventer des mots, se réfléchir... mais surtout oublier le présent. L'instant présent. L'ennemi absolu.

Le présent... On nous en a parlé. Vendu sous toutes ses formes. Sans cesse. Ressassé à la moindre occasion... Vivre au présent, s'inscrire dans le présent, vivre l'instant présent... Et bien nous y étions ! Jusqu'au cou ! Et pour de bon ! Plantés dans nos appartements de poche, nos banlieues sordides ou nos chaumières de luxe ! Incarcérés dans le temps et dans l'espace restreint... Condamnés à *l'ici et maintenant*...

Tout ça n'est qu'une fumisterie ! Le présent n'est rien, il n'existe pas. N'est ni une issue, ni un chemin, ni même un but, une condition, un état d'âme ou un temps idéal. Sans passé, sans souvenirs, sans mémoire, sans désirs et sans

projections, le présent est tout au plus une idée. Un fardeau irréel dénué de sens. Un mot.

Tout faire pour être dans l'instant d'après... ou celui d'avant.

Alors, rongé par une culpabilité latente, je me prenais à imaginer tous ceux qui, bien avant moi, dans des circonstances bien pires et pour un temps sans fin, avaient réussi à affronter une telle épreuve. À côté, nous, ce qu'on vivait, c'était de la rigolade !

Trois jours. Ni longs, ni courts. Soixante douze heures, soit quatre mille trois cent vingt minutes... Deux cent cinquante neuf mille deux cents secondes tuées minutieusement, à petit feu, à se donner l'illusion de faire quelque chose, d'être quelque chose... à entendre sans le vouloir vraiment, par instants, son cœur battre, puis se surprendre à l'écouter plus attentivement, égrainer les secondes, compter en suivant la cadence, se dire que la nature est bien faite, tout en s'interrogeant sur les petits ratés presque imperceptibles de la mécanique, ses silences passagers, se demandant jusqu'à quand l'horlogerie tiendrait le coup et si elle avait une date de péremption...

Le monde est abstrait. À l'infini. De l'infiniment petit à l'infiniment grand. Tout nous glisse des doigts, des yeux et des pensées, juste parce qu'il nous manque ne serait-ce qu'un seul élément du puzzle. Moindre.

Plus de cohérence possible. Tout fuite de partout. Toute rationalité est illusoire. Tout est abstrait et tout s'abstrait. L'autre. Moi. L'autre-autre. L'autre-moi. Jusqu'au sang. Jusqu'à la chair. Comment alors faire siennes et résoudre toutes les équations à multiples facettes ? Comment échanger avec l'autre ? Par grognements ? Par signes ? Et comment lui échapper ?

Et c'est là que j'ai eu cette idée. Brutale et irréversible. Défi relevé. Écrire un livre ! Idée aussi folle et gratuite qu'une envie irrépressible de sauter à l'élastique du haut de l'Empire State Building ou de vouloir pisser du haut de la Tour Eiffel en plein mois de janvier...

C'est une des trois choses à faire dans le laps de temps qui nous est imparti ici bas. C'est un dicton qui le dit, pas moi : planter un arbre, faire un enfant et écrire un livre... les deux premières options étant déjà honorablement cochées, me restait plus que la dernière... Écrire un livre !

Oui, écrire... comme on jetterait des bouteilles à la mer... comme on passerait

une vie entière en vacances... Quelle idée merveilleuse ! Le désir d'être ailleurs est déjà un ailleurs... Vite se raccrocher au réel. Ou à l'imaginaire. C'est pareil ! Ne plus vivre au présent, gommer le temps et anéantir l'espace...

Quelle heure pouvait-il bien être ?